

UN ASPECT MECONNU DE L'INFLUENCE DE PEIRCE SUR LA "PHENOMENOLOGIE" DE JAMES

Parce que le nom de William James se confondit avec le mouvement pragmatiste dont il fut le porte-parole le plus éloquent, la question se posa de savoir quelle place occupaient dans le mouvement les autres philosophes qui s'en réclamaient: Charles S. Peirce et John Dewey. Il apparut vite que le mouvement découlait de trois sources distinctes, mais deux d'entre elles, la source peircienne et la source jamesienne, sourdaient de la même nappe: le "Club métaphysique" de Cambridge (Massachusetts) et qu'en outre la première alimentait la seconde.

Par contre, on ne se posa pas la question de la relation de la phénoménologie ou phanérosopie de Peirce avec la philosophie de James. Certes, alors que la phénoménologie ou phanérosopie de Peirce est indissociable de son pragmatisme qui partant diffère profondément du pragmatisme de James, la "phénoménologie" de James en est apparemment du moins totalement indépendante. D'une part, on ne prit pas garde avant la publication du livre de Bruce Wilshire *William James and Phenomenology* (1968), à la présence d'une "phénoménologie" dans la philosophie de James et, d'autre part, on ne la rattacha pas à Peirce, mais à Husserl. Nous voudrions simplement ici attirer l'attention sur un aspect peircien ou phanérosopique de la pensée de James dans un article de 1885: "The function of cognition", reproduit en 1909 dans *The Meaning of Truth* (tr. fr. de L. Veil et Maxime David, 1913 sous le titre: *L'Idée de vérité*).

Dès 1867, Peirce était parvenu à la conclusion qu'il y a trois catégories phanérosopiques fondamentales: Un, la catégorie de la qualité ou du sentiment, Deux, la catégorie de la relation qu'il transformera en catégorie de la réaction quand il aura tiré les conséquences de la substitution de la logique des relations à la logique prédicative aristotélicienne, Trois, la catégorie de la médiation ou pensée.

"Premièrement, viennent les 'priméités' ou caractère interne positif du sujet en lui-même; deuxièmement, viennent les 'secondéités' ou actions brutes des sujets ou substances les uns sur les autres, compte non tenu de la loi ou d'un troisième sujet; troisièmement, viennent les 'tiercéités' ou l'influence mentale ou quasi mentale d'un sujet sur un autre relativement à un troisième."  
(5.469)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Nous en avons donné une expression tardive (1907), mais en rapport avec l'analyse de James.

Or James analyse le sentiment sous les trois aspects de qualité ou sentiment proprement dit, de réaction et de médiation, dans son article de 1885.

Le sentiment comme premier. James prend le problème avant que Condillac ait donné la sensation d'une odeur à sa statue.

"N'attribuons même pas à une statue la possession de notre sentiment imaginaire. Supposons-le plutôt indépendant de toute matière, dépourvu de toute localisation dans l'espace, se balançant *dans le vide*, pour ainsi dire, de par le *fiat* directement créateur d'un dieu. Et pour éviter de nous embrouiller dans des difficultés au sujet de la nature physique ou psychique de son 'objet', n'appelons pas ce 'sentiment' une sensation d'odeur, ne le déterminons par aucun nom, bornons-nous à le considérer comme un sentiment de *q*. (...) Peut-on dire de ce sentiment qu'il est doué de quelque espèce de fonction connaissante? Pour qu'il ait la propriété de *connaître*, il faut qu'il y ait quelque chose à connaître. Et dans la supposition présente, qu'y a-t-il? 'Le contenu *q* du sentiment', pourrait-on répondre. Mais ne semble-t-il pas plus exact d'appeler ceci la *qualité* du sentiment, plutôt que son contenu? Le mot 'contenu' ne suggère-t-il pas que le sentiment s'est déjà dissocié comme acte, de son contenu en tant qu'objet? Et serait-il tout à fait sûr d'admettre si promptement que la *qualité q* du sentiment et un sentiment de la *qualité q* sont une seule et même chose? La *qualité q* jusqu'à présent est un fait entièrement subjectif que le sentiment porte à l'intérieur de lui-même, pour ainsi dire comme dans sa poche."<sup>1</sup>

Le sentiment comme second.

"Un sentiment sent comme un fusil part. S'il n'y a rien à sentir ou à toucher, ils se déchargent en l'air (ins Blaue hinein). Si quelque chose, toutefois, s'oppose brusquement à l'un ou l'autre, ils ne se bornent plus à partir ou à sentir, ils touchent le but."

"On *connaissait* un objet", dit James, mais cette connaissance n'est pas encore à proprement parler la connaissance qui est troisième. C'est la connaissance directe ou de familiarité de l'existence d'un objet extérieur au sentiment, sans prise de conscience réfléchie. L'existence d'un objet extérieur au sentiment est nécessaire pour qu'il y ait ensuite connaissance indirecte ou abstraite.

"Le point important dans cette revendication de la fonction cognitive du sentiment sous sa forme primitive se trouve, remarquons-le, dans la découverte que *q* existe ailleurs qu'à l'intérieur de ce sentiment."<sup>2</sup>

Le sentiment comme troisième.

"Que *q* soit un parfum, le mal de dents, ou qu'il soit un sentiment d'une nature plus complexe: celui de la pleine lune flottant dans l'immensité bleue, par exemple, il faut qu'il apparaisse d'abord sous cette forme

---

1 *L'idée de vérité*, pp. 3-5.

2 *Ibid.*, pp. 13-14.

simple, et que nous nous attachions à cette première perception concrète, directe, avant de pouvoir atteindre aucune connaissance indirecte, abstraite. La connaissance indirecte, conceptuelle (*knowledge-about*) de  $q$  est  $q$  plus un contexte. Si, on détruit ce  $q$ , ce qui est ajouté ne peut plus être un contexte."<sup>1</sup>

C'est dans ce texte, comme on l'aura remarqué, que James distingue pour la première fois en se servant d'une distinction de Grote, la connaissance-de ou de familiarité (*knowledge-by-acquaintance*) de la connaissance-sur (*knowledge-about*). La connaissance-de ressortit à la secondéité, la connaissance-sur à la tiercéité.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 12-13.

# SEMIOSIS 17 18

5. Jahrgang, Heft 1/2, 1980

## INHALT

Robert Marty	: <i>Sur la reduction triadique</i>	5
Georg Nees	: <i>Fixpunktsemantik und Semiotik</i>	10
Wolfgang Berger	: <i>Über Iconizität</i>	19
Angelika H. Karger	: <i>Über Repräsentationswerte</i>	23
Elisabeth Walther	: <i>Ergänzende Bemerkungen zur Differenzierung der Subzeichen</i>	30
Mechtild Keiner	: <i>Zur Bezeichnungs- und Bedeutungsfunktion</i>	34
Robert E. Taranto	: <i>The Mechanics of Semiotics and of the "Human Mind", II</i>	41
Jarmila Hoensch	: <i>Zeichengebung. Ein Versuch über die thetische Freiheit</i>	53
Gérard Deledalle	: <i>Un aspect méconnu de l'influence de Peirce sur la "phénoménologie" de James</i>	59
Georg Galland	: <i>Semiotische Anmerkung zur "Theorie dialektischer Satzsysteme"</i>	62
Marguërite Böttner	: <i>Notes sémiotiques et parasémiotiques sur l'outil</i>	67
Günther Sigle	: <i>Eine semiotische Untersuchung von Montagues Grammatik</i>	74
Peter Beckmann	: <i>Semiotische Analyse einiger Grundbegriffe der intuitionistischen sowie der formalistischen Mathematik</i>	79
Hanna Buczyńska-Garewicz	: <i>Semiotics and the 'Newspeak'</i>	91
Armando Plebe	: <i>Ideen zu einer semiotischen Verslehre</i>	100
Pietro Emanuele	: <i>Die Veränderungen der Zeichenklassen in Dichtungsübersetzungen</i>	109
Regina Podlenski	: <i>Schematische Schönheit - semiotische und rhetorische Grundlagen der Musik</i>	119
Gerhard Wiesenfarth	: <i>Gliederung und Superierung im makroästhetischen Beschreibungsmodell</i>	128
Udo Bayer	: <i>Zur Semiotik des Syntaxbegriffs in der Malerei</i>	143
Hans Brög/ Hans Michael Stiebing	: <i>Kunstwissenschaft und Semiotik. Versuch einer neuen Klassifikation</i>	152
Christel Berger	: <i>Kommunikationsprozesse in Arbeitsabläufen der Produktion</i>	162
Barbara Wichelhaus	: <i>Visuelle Lehr- und Lernmittel in Schulbüchern unter semiotischem Aspekt</i>	170
Siegfried Zellmer	: <i>Mögliche Bedeutung der Semiotik für Wissenschaftstheorie und Pädagogik</i>	178
Elisabeth Walther	: <i>Semiotikforschung am Stuttgarter Institut</i>	185